

L'URBEX, UNE DISSIDENCE RÉCRÉATIVE EN "NATURE" URBAINE

FLORIAN LEBRETON

MAÎTRE DE CONFÉRENCES, DÉPARTEMENT STAPS, UNIVERSITÉ DU LITTORAL CÔTE
D'OPALE, LABORATOIRE TERRITOIRES, VILLES, ENVIRONNEMENT ET SOCIÉTÉ (EA 4477)

MAISON DE LA RECHERCHE EN SCIENCES DE L'HOMME

[florian-lebreton@hotmail.fr]

RÉSUMÉ. L'URBEX (EXPLORATION URBAINE) EST UNE ACTIVITÉ QUI CONSISTE À EXPLORER L'ESPACE URBAIN ET À PÉNÉTRER DANS DES LIEUX ET SITES AUJOURD'HUI ABANDONNÉS (BÂTIMENTS PUBLICS ET PRIVÉS, HÔPITAUX, USINES, TOITURES...), SITUÉS EN MARGE DE TOUTE PLANIFICATION URBAINE. L'URBEX CONSISTE À TRANSGRESSER LES INTERDITS QUI RÉGLEMENTENT L'ACCÈS À CE TYPE DE BÂTIMENTS (PIRATAGE SPATIAL) ; ELLE ILLUSTRE UN "TOURISME" D'AVENTURE ALTERNATIF RÉINVENTÉ PAR LA PÉRIPHÉRIE, PARTICIPANT DES CULTURES RÉCRÉATIVES DISSIDENTES. L'URBEX NOUS FOURNIT ALORS UNE GRILLE DE LECTURE DANS LE CHAMP DES "HABITER" RÉCRÉATIFS, C'EST-À-DIRE LES USAGES INHABITUELS DE SITES ET "LIEUX" URBANISÉS PRENANT LEURS RACINES DANS UNE EXPÉRIENCE UNDERGROUND. DANS CE REGISTRE, LE THÈME DE L'URBANITÉ LUDIQUE CARACTÉRISE CETTE "(RE)CONQUÊTE" DES QUESTIONS ENVIRONNEMENTALES PAR LA SOCIOLOGIE. DANS UN CONTEXTE D'ÉCOLOGISATION DE LA SOCIÉTÉ, CE THÈME APPARAÎT PERTINENT POUR SAISIR LES CONTOURS ACTUELS DE L'EXPÉRIENCE SPATIALE, CORPORELLE OU LUDO-SPORTIVE.

“L’exploration des endroits abandonnés. Tourisme industriel, ou explorations décrépitees. Souvent pourrissant au milieu de la ville, à l’abri des regards, isolés du monde normal. Ici encore, c’est le dernier pas qui fait passer d’un monde à l’autre. Tout bascule. Un pas de plus. Ca y est. Vous êtes à l’intérieur. Vous explorez⁽¹⁾”

Durant nos premières enquêtes sur les activités physiques et sportives alternatives (Lebreton, 2010), nous avons eu l’occasion de rencontrer quelques adeptes de terrains de jeu situés sur des sites en construction, zones marginalisées et/ou abandonnées. Pratique alors complètement confidentielle, l’*urbex* ou exploration urbaine (contraction de l’expression anglaise “*urban exploration*”) se transforme aujourd’hui par la multiplication de ses adeptes, de ses réseaux et communautés pratiquantes. Elle contribue – avec d’autres activités – à définir un champ d’activités ludiques représentatives du processus de naturalisation urbaine. Ainsi, des zones caractéristiques du “*non-lieu*” (Augé, 1992) sont appropriées et pratiquées de différentes manières par les communautés urbex : toiturophilie, cataphilie, friches industrielles et lieux abandonnés, infiltration, réseaux d’adduction d’eau et égouts, ouvrages ferroviaires, hospitaliers ou militaires. En les explorant de la sorte, l’*urbex* offre à ses adeptes un espace qu’ils incorporent à leur identité, dans lequel ils rencontrent d’autres pairs avec qui ils partagent certaines références sociales. Ce “*lieu*

anthropologique”, pour reprendre Marc Augé, nous donne à voir un nombre de plus en plus croissant de microcommunautés, relançant encore davantage les débats société/communauté, nous y reviendrons. Sur un autre registre, l’*urbex* met en scène une forme onirique d’habitat ludique chère à Bachelard, car l’exploration est également l’écrin des utopies, des inventions ou des fictions.

De par sa forme dissidente, itinérante et récréative, l’*urbex* illustre un tourisme⁽²⁾ d’aventure (Hudson, 2003) et alternatif (Lynch et Causevic, 2008) réinventé par la périphérie, c’est-à-dire “*en explorant de manière explicite ou implicite des modèles de relation inédits aux temps, lieux et usages de l’Ailleurs*” (Bourdeau, 2012). La popularisation de l’activité par les médias traditionnels⁽³⁾ et internet⁽⁴⁾ a contribué à multiplier le nombre de ses pratiquants organisés en réseaux informels et communautés transnationales (France, Belgique, Angleterre, Canada, États-Unis, Australie). Ce sont d’ailleurs ces dernières qui contribuent à la valorisation des sites et des lieux participant au développement de l’exploration urbaine en particulier et au développement des cultures récréatives dissidentes en général

(Bourdeau et Lebreton, 2013). Ces objets de recherche ne demeurent plus aujourd’hui à la marge des travaux menés dans le domaine du tourisme récréatif, l’itinérance ludique ne fait alors plus figure d’exception (Berthelot et Comeloup, 2008). Dès lors, les sciences sociales se sont progressivement intéressées à l’*urbex*, comme l’atteste la publication de travaux dans les disciplines géographiques, sociologiques et anthropologiques (Deyo et Leibowitz, 2003 ; Dodge et Kitchin, 2006 ; Garret, 2010 ; Rapp, 2010).

L’*urbex* est une activité qui consiste à explorer l’espace urbain et à pénétrer des lieux et sites abandonnés (bâiments publics et privés, hôpitaux, usines, toitures) délaissés par l’homme et aujourd’hui en marge de toute planification urbaine, à transgresser les interdits qui réglementent l’accès (piratage spatial) à ce type de bâtiments – la plupart du temps vétustes et en décomposition avancée. Il est d’ailleurs intéressant de noter qu’un certain esthétisme est très souvent valorisé (à travers la photographie, par exemple) dans cette juxtaposition de la nature “sauvage” – et végétale – qui reprendrait ses droits dans un décor devenu “sauvage”. Pour autant, si ces lieux sont le plus souvent oubliés de la mémoire collective, ils sont alors (re)visités, (re)découverts et popularisés par des groupes sociaux qui déambulent, photographient, escaladent ou pratiquent du VTT trial au cœur de friches industrielles⁽⁵⁾, par exemple.

Traitant des questions de contournement, détournement et braconnage de l'espace (de Certeau, 1980), l'*urbex* – comme d'autres pratiques récréatives avant elle – joue avec les codes culturels, corporels et géographiques de l'expérience récréative immergée dans la "nature" urbaine. L'article vise, d'une part, à illustrer le processus par lequel le champ récréatif peut être réinventé par ce type d'activité dissidente renouvelant le rapport de l'homme à son espace de vie et, d'autre part, à illustrer une relation à la nature comme forme d'"habiter" en milieu urbain. Pour illustrer ce point, une première partie sera consacrée à définir la manière d'"habiter" : caractéristiques, significations et représentations. Dans une seconde partie, l'expérience pratique de l'*urbex* sera alors analysée en interrogeant la relation que ces groupes sociaux entretiennent avec l'environnement urbain. Enfin, une dernière partie sera consacrée à présenter les caractéristiques contre-culturelles qui définissent l'*urbex*.

REVUE DE LITTÉRATURE

La littérature scientifique dans ce domaine est très minime, pour autant nous pouvons retenir quelques travaux emblématiques de ce rapport critique à l'espace. Dans un premier temps, Dodge et Kitchin (2006) ont porté leur attention sur une proximité culturelle entre le piratage informatique et l'"espace" de piratage inhérent à l'exploration urbaine *via* la

pratique du *space hacking* qui n'est pas sans nous rappeler les "*arts de faire*" décrits par de Certeau (1980). Une autre étude portant sur l'*urbex* (Edensor, 2005) nous invite ensuite à poser les bases d'une réflexion centrée sur les sites industriels négligés ou abandonnés et offrant par ailleurs une multitude d'activités ludiques. C'est encore dans ce registre que Garrett (2011), dans une étude ethnographique, relie le passé au présent dans l'exploration urbaine des bâtiments. Assez atypique pour être citée ici, une autre forme d'exploration existe à travers l'expérience touristique de la "bunkerologie" (Haakonsen, 2009 ; Bennett, 2011) ou à travers le tourisme noir et sombre (Lennon et Fowley, 2000), par exemple les pratiques liées à l'exploration de l'holocauste (Kugelmass, 1994), ou, plus généralement, à travers le tourisme non archéologique (Rowdower, 2011).

Pour les études empiriques nous pouvons aussi nous reporter aux documentaires visuels qui mettent en scène des entretiens avec des explorateurs urbains canadiens (notamment Fantinatto, 2005 ; Haydock, 2013). Une source littéraire existe également dans ce registre. Elle est le témoin privilégiée des explorateurs eux-mêmes, qui ont été les premiers à théoriser leur pratique à leurs débuts. À ce titre, il est intéressant de regarder comment l'activité peut être définie de l'intérieur. Pour certains, l'activité regroupe deux significations différentes. La première est centrée sur

le rapport dialectique qui existe entre un "habiter" quotidien aux aménagements classiques et les solutions qu'offrent ces derniers en matière de ludicité, et donc de contournement : "*Nous vivons dans la ville, la subissons, coincés dans les chemins tracés par les architectes bâtisseurs. L'exploration urbaine consiste à franchir ces limites dessinées par d'autres. Enjamber une barrière, franchir une porte, ramper dans un tunnel, ouvrir une trappe. Toutes ces approches et les recherches qui conduisent à la partie utilitaire de la ville, souvent très esthétique, constituent l'exploration urbaine. Des endroits où vous n'êtes pas supposés aller. Vous quittez la partie toute tracée. Vous explorez⁽⁶⁾.*" La seconde signification inhérente à l'*urbex* repose cette fois sur l'exploration des endroits abandonnés et suscite alors les prémices d'une forme de tourisme alternatif et dissident : "*Tourisme industriel, ou explorations décrépites. Souvent pourrissant au milieu de la ville, à l'abri des regards, isolés du monde normal. Ici encore, c'est le dernier pas qui fait passer d'un monde à l'autre. Tout bascule. Un pas de plus. Ça y est. Vous êtes à l'intérieur. Vous explorez⁽⁷⁾.*" Jeff Chapman⁽⁸⁾, le père fondateur de l'exploration urbaine, propose de son côté une définition plus large de l'activité : "*Les explorateurs urbains s'efforcent de réellement conquérir leurs expériences, en faisant des découvertes qui leur permettent de mettre la main sur les rouages secrets*

des villes et des structures, et d'apprécier des espaces fantastiques et obscurs qui pourraient autrement passer pour complètement négligés."

L'URBEX COMME HABITER RÉCRÉATIF : TRANSGRESSION, INTRUSION ET CONQUÊTE

L'exploration peut être pour certains un moyen d'éprouver la solitude, un moyen de se faire peur, ou tout simplement un moyen d'habiter temporairement et de manière ludique certains sites abandonnés de toute activité sociale. Mais, de manière générale, l'exploration urbaine illustre un certain nombre de principes éthiques largement véhiculés à l'intérieur des communautés de pratiquants. En évoquant l'existence d'un "piratage spatial", Dodge (2006) cherche à montrer très justement que l'éthique *urbex* cherche avant tout à définir une forme de code de piratage utile à cet "habiter" récréatif. En effet, le respect des sites, la question de la préservation des sites plutôt que leur médiatisation massive, la liberté d'accès plutôt que l'illégalité de l'intrusion, ou encore l'acceptation de l'anonymat sont les fondements éthiques de l'*urbex*. Dans ce cas de figure, ces quatre piliers servent de justifications éthiques à la nature transgressive de l'activité. Les pratiquants se démarquent alors de catégories d'individus qualifiés différemment ou mêmes stigmatisés comme des "vandales" qui peuvent

occuper ces mêmes lieux (graffeurs, sans-abri, etc.). Habiter de manière ludique les sites sans laisser de trace est donc une manière légitime de se démarquer des autres, les pratiquants instaurent de la sorte une forme de séparation culturelle entre eux et ceux qui s'y introduisent pour d'autres raisons que l'exploration temporaire. À travers l'intrusion puis la conquête du lieu visité, l'objectif majeur est de légitimer la pratique dans une position morale qui soit considérée comme "juste" par les autres, en particulier les forces de l'ordre. À titre d'exemple, une interpellation relatée sous forme de récit vient conforter cette remarque⁽⁹⁾. Le groupe d'explorateurs en question se rendait sur les lieux d'une vieille maison pour y réparer une porte et "éviter qu'une maison fraîchement découverte ne soit trop saccagée. Découverte il y a peu, elle a été visitée par plusieurs groupes, dont celui que nous rejoignons et qui a constaté sur place que la porte d'entrée avait été partiellement défoncée. Pourquoi réparer une porte qui n'est pas à nous ? Pour éviter que la maison ne soit trop vite pillée et cassée, et qu'un éventuel propriétaire ne s'énerve en voyant sa porte dégradée." Ces explorateurs ont donc été arrêtés en flagrant délit par le peloton de sécurité et d'intervention de la gendarmerie et encourrent jusqu'à 15 000 euros d'amende et un an de prison. Si la loi en matière de violation de domicile est complexe, les risques liés à l'exploration urbaine sont très

flous. La justification de cet "habiter" temporaire fut très malaisée. Dès lors que le matériel photographique a été montré, l'explication de l'*urbex* faite, les "intervenant se sont détendus" car ils ont compris, semble-t-il, que les explorateurs "ne sont pas des casseurs, même s'ils ont encore du mal à comprendre ce qu'on peut trouver dans cette pratique". Cette mésaventure s'est heureusement bien terminée puisque l'accusation d'effraction a été levée au motif que ces explorateurs étaient venus pour réparer la porte initialement endommagée... L'illustration de cette situation juridique nous montre finalement qu'une transgression "douce" peut être envisagée dès lors que l'activité intrusive est envisagée comme étant "propre", c'est-à-dire en toute sincérité avec le code éthique défendu par les communautés *urbex*. De cette mésaventure, les explorateurs en question ont déclaré "réfléchir pour adapter [leur] pratique et tâcher de prendre cela comme un avertissement". La transgression et l'intrusion sur les sites abandonnés peut aussi relever du piratage informatique (Dodge, 2006) et de sa proximité avec une certaine éthique. Dans le cadre de cet "habiter" récréatif, une codification organise l'activité autour de principes structurants : liberté d'accès, liberté des échanges, etc. Les espaces urbains – initialement abandonnés – sont ainsi repérés, étudiés, puis conquis par l'activité des explorateurs cherchant perpétuellement à jouer (souvent par l'effort physique de la

grimpe), en détournant les règles existantes, loin des terrains de jeu habituellement aseptisés. L'usage récréatif des lieux abandonnés peut aussi être largement influencé par le milieu culturel dans lequel le pratiquant se situe. Par exemple, Bryce Wilson, grimpeur urbain, relie l'imagerie des jeux vidéo et des films d'horreur à celle des explorateurs urbains : *"Il peut se sentir comme dans un jeu d'ordinateur, comme Resident Evil ou Silent Hill. Le moment le plus excitant, c'est quand vous avez trouvé ce nouveau lieu, ce trou dans un autre monde. Lorsque vous êtes dedans, c'est une ruée. Surtout quand vous êtes sous terre, dans un ancien complexe militaire, avec juste une lampe de poche par exemple. Cela fait battre votre cœur plus vite que ce qu'il pourrait battre en temps normal⁽⁹⁾."* On peut d'ailleurs noter que nombre de forums d'explorateurs urbains tirent leurs noms d'un imaginaire morbide ou lié à l'horreur de certains titres de films. Le thème de l'infiltration, aller là où vous n'êtes pas censé aller, imprègne l'univers culturel de l'*urbex*. Cela peut, bien sûr, être source de plaisir parce que l'acte transgressif ne l'interdit pas, bien au contraire (Becker, 1985 ; Presdee, 2001). Cependant, ainsi que le souligne l'analyse des récits d'explorateurs, les autres perspectives montrent qu'il serait réducteur de lire l'*urbex* uniquement à partir d'une sociologie de la déviance ou sur les bases de la criminologie culturelle. Dans cette vaste littérature dédiée

aux loisirs sportifs alternatifs et/ou déviant, la transgression prend un rôle plus important. C'est notamment le cas pour ces activités telles que le *parkour* (l'art du déplacement), le *base-jump* (sport extrême dérivé du parachutisme) ou la grimpe urbaine entre autres. Les perspectives culturelles interprètent la déviance comme une forme de performance "carnavalesque" (Bakhtine, 1986 [1965]), c'est-à-dire une cérémonie de libération émotionnelle dans laquelle la culture dominante est pendant une courte période, ou dans un lieu confidentiel, inversée⁽¹¹⁾. L'acte physique de la performance est un moyen pour une fin. Pour Lyng (1990), la prise de risque dans les activités de loisir peut être interprétée comme une résistance volontaire à un état d'aliénation caractéristique de la modernité. Par exemple, avec le concept d'"*edgework*", Lyng (1990) postule que la culture du *base-jump* s'articule autour d'une conduite dissidente par laquelle les individus cherchent à tester leurs propres limites et celles de la communauté de pratique dont ils sont membres.

Ce modèle communautaire pose un certain nombre de questions. Qu'elles soient familiales, institutionnelles ou bien situées en dehors des institutions sociales, les communautés revêtent un certain intérêt pour leur caractère productif de liens entre des individus et des cultures. Dans la lignée de Geertz et de l'anthropologie culturelle, Victor Turner se réfère à la *communitas* comme sphère sociale

non structurée (Turner, 1969 [tr. française 1990]). En opposition, bien entendu, aux autres sphères sociales de la vie quotidienne qui, par l'imposition de rôles et d'obligations sociales, structurent les comportements individuels et collectifs. L'auteur différencie trois formes sociales : normative (système social permanent), idéologique (modèles sociaux utopiques) et spontanée (l'expérience collective). La *communitas* pose alors la question du rite comme construction symbolique à l'œuvre au sein de la communauté et se détache alors des aspects "profanes" caractéristiques des grandes structures sociales. La précision est importante à nos yeux, car elle illustre l'opposition – classique – entre des groupes sociaux dépendants d'une structure et ceux qui se regroupent en "anti-structure" (*anti-structural sphere*). Turner exposera ensuite que la constitution d'espaces de loisirs modernes (bars, pubs, cafés, clubs de nuit, etc.) correspond à une forme d'espace-temps où les individus peuvent se rendre temporairement dans le but de rompre, par inversion, les repères davantage normalisés et normalisant du quotidien (Turner, 1982). Cette position est certes discutable aujourd'hui, et en particulier l'expression d'"anti-structure". Cependant, nous retenons dans sa définition de la communauté la constitution d'une sphère sociale complètement indépendante d'un environnement social normatif, qui se réalise sur les espaces publics en

général. Dès lors, une première tentative de définition peut être apportée ici. Le vécu communautaire et l'expérience que chacun des membres en fait ne permettent pas de caractériser une communauté par un positionnement géographique et spatial, précis et stable dans le temps, néanmoins le caractère dynamique de celle-ci peut être exploité en précisant qu'elle est avant toute chose une expérience. La communauté se situe alors là où le vécu communautaire prend effet.

L'EXPÉRIENCE PRATIQUE DE L'EXPLORATION URBAINE

L'acte même de l'*urbex*, qui implique généralement l'intrusion, est lui-même symbolique de la situation relative aux sites abandonnés. Les explorateurs décident de transgresser ces lois au motif que leur activité est inoffensive. Ninjalicious (2005), une personne ressource de la communauté en Amérique du Nord, ouvre son livre *Access All Areas* avec une déclaration sur l'importance de comprendre le registre juridique local avant d'explorer les lieux et sites géographiques investis. Dans le même temps, il critique les restrictions à l'accès car il considère qu'il n'y a pas d'infraction morale entreprise. Dans la section "éthique" de son site web, il soutient que l'exploration urbaine est gratuite, ludique, et se pose contre toute forme de transgression violente. Les explorateurs urbains ne vandalisent pas, ne volent pas, ils n'en-

dommagent rien. Ces derniers expliquent qu'ils pratiquent cette activité, car ils sont là avant tout pour les aspects ludiques, pour le plaisir de la découverte et pour en retirer de beaux souvenirs photographiques, comme l'atteste ce pratiquant parlant de sa dernière sortie dans une prison urbaine datant de 1860 : *"S'inviter dans une prison en plein centre-ville ! Il y a forcément plus d'adrénaline que dans une visite touristique, comme à Alcatraz par exemple"⁽¹²⁾.* Dans le fond, on comprend que ces pratiquants parlent avec un grand respect et une forte appréciation des espaces cachés de nos villes. Ils ne nuisent pas aux endroits visités. Il est utile ici de se référer au travail d'Edensor (2005) sur l'organisation de l'espace encore apparente dans les ruines industrielles, qui s'appuie fortement sur une organisation panoptique chère à Foucault (1984 [1967]) mettant en exergue cette relation fondamentale entre le corps et espace (contrôle social). Souvent, des traces de ce contrôle social sont encore visibles dans les récits de pratique. Ainsi, le défi symbolique et juridique de restriction est au cœur du projet de réappropriation des architectures abandonnées par l'exploration urbaine.

L'engagement de l'exploration urbaine vis-à-vis de l'histoire est intéressant par rapport à une forme touristique pour deux raisons principales. Tout d'abord, les produits photographiques sont utiles pour la sauvegarde des traces de cette expé-

rience touristique. Trigg (2006, p. 182) reconnaît à juste titre cet alignement entre le fondement éthique de l'exploration urbaine et la préservation d'une archéologie industrielle, par exemple. Cependant, les images suggèrent plus de l'architecture. La liberté artistique prise permet d'illustrer le deuxième intérêt pour l'archéologie, à savoir la rencontre physique avec le monde matériel (Sørensen, 2007, p. 90). Ainsi, dans le cadre du tourisme archéologique, l'exploration urbaine doit être considérée comme une forme de dissidence. L'engagement vis-à-vis du passé abandonné est le plus souvent réalisé localement, dans les communautés dans lesquelles ses pratiquants résident, permettant une expérience personnelle. Les ruines locales peuvent avoir autant de valeur que les grands sites archéologiques touristiques, car elles conduisent, dans un registre différent, à observer des changements économiques plus ou moins récents et à s'en imprégner. Par exemple, la ville de Brest offre à ses adeptes une rétrospective grande nature des changements opérés en matière de réaménagement du territoire, en particulier celui des anciens sites militaires⁽¹³⁾. De même, les maisons abandonnées offrent une exploration personnelle – en matière de voyeurisme notamment – pouvant être expérimentée. Il est peu probable que la documentation officielle de ces lieux soit en mesure de transmettre les processus officiels qui ont conduit à l'abandon de ces sites.

L'exploration permet à ces pratiquants une expérience visuelle, voire sensitive. Le site fait partie d'un paysage perçu dans lequel l'individu est plongé, et l'expérience participe alors de la construction identitaire (Ingold, 2000). Écologiser l'espace revient à revaloriser un environnement composé de lignes, de cheminements, d'habiletés et de corporéités, là où l'on ne voyait que des objets, des moyens de transport et de production caractéristiques de la planification urbaine. L'expérience écologique de l'espace passe ainsi par la découverte de ces nouveaux dialogues anthropologiques. Par extension, on comprend mieux comment cette problématique s'insère dans une réflexion plus large, de type socio-anthropologique (Bouvier, 1995), où l'homme, façonné par son milieu culturel et géographique, promeut certains usages spécifiques du corps reflétant des processus dynamiques (déstructuration/recomposition) propres à notre modernité. Le monde contemporain est empreint de déstructuration vis-à-vis des modes de vie antérieurs (mutations), qui amène les individus à re-composer de "nouvelles" manières de faire et d'agir en société. Dès lors, ces dernières interrogent et questionnent certaines "problématiques élaborées pour des sociétés relevant non plus du proche mais de l'éloigné, d'autant plus que nous assistons à des recouvrements d'univers, ceux du même et de l'Autre, domaines hier encore bien distincts" (Bouvier, 1995, p. 19).

L'exploration urbaine s'intéresse naturellement à ce qui façonne l'environnement et, par extension, à ce qui a façonné la propre identité de ses adeptes. En se documentant comme ils le font avant toute exploration, ils recréent de la sorte un paysage "naturel", tel qu'il était avant. En dépit de cela, l'intérêt significatif pour l'exploration du passé reste illégal, car l'entrée dans des bâtiments abandonnés est régie par la loi. L'aspect dissident et transgressif de l'exploration urbaine demeure alors un point central à cette activité.

L'URBEX, UNE COMMUNAUTÉ CONTRE-CULTURELLE ?

À l'image de ce que nous avons pu développer sur d'autres pratiques (Lebreton, 2010), l'*urbex* constitue selon nous une forme de *subculture* urbaine (Hebdige, 2008 [1979]) caractéristique des *cultural studies*. Les *subcultures* sont considérées non seulement comme des "solutions imaginaires", mais encore comme une résistance symbolique, une lutte contre-hégémonique pourrait-on dire, une défense de l'espace culturel à un niveau idéologique et autonome. Dick Hebdige nous montre alors les "signes d'une identité interdite", les aspects créatifs, esthétiques et stylés de ce "bricolage" culturel. Les raisons de cet ancrage théorique sont plurielles. La première est que l'activité est complexe et qu'une typologie construite sur les justifications de pratiques nous montrerait des idéaux

types polarisés tantôt sur l'histoire et l'archéologie urbaine, sur l'esthétisme, ou tantôt sur l'infiltration et l'intrusion. Néanmoins, le caractère culturel de l'*urbex* permet de parler d'une identité qui lui est propre. Les pratiquants se réfèrent à une communauté (web, forums) partageant un savoir-faire et un savoir-être qu'il est possible de caractériser en tant qu'éthique, nous l'avons dit : "*Je ne raconterai pas la méthode pour entrer, mais sois sûr que nous n'avons laissé aucune trace et que notre intrusion n'est pas visible, nous gardons toujours notre ligne de conduite 'take nothing but pictures, leave nothing that printfoot'*"⁽¹⁴⁾. L'*urbex* existe en tant que communauté sur la Toile. Toutefois, l'application d'une définition plus restrictive de la communauté comme un réseau dans lequel la pratique – avec ses codes culturels et géographiques – est célébrée forme un ensemble de connaissances constituant une culture liée à l'exploration urbaine : "*Quand je fais de l'urbex, la première règle est de ne pas dénaturer le lieu, donc pas de casse, pas de tags ou grafs. Je laisse juste mes traces de pas et trépiéd. Malheureusement, si on donne trop d'infos sur un site, on peut le voir se dégrader de jours en jours... c'est pourquoi nous ne donnons pas tellement d'infos. Sauf bien entendu aux autres explorateurs que nous connaissons bien*"⁽¹⁵⁾. Quand les pratiquants sont interrogés sur ce thème, certains expliquent les raisons de protéger cet aspect communautaire :

“Protéger les lieux des vandales et des voleurs, se protéger soi-même, et faut dire ce qui est... par fierté. En règle générale, on ne partage qu’avec les gens qu’on connaît, en qui on a confiance⁽¹⁶⁾.” Ainsi, cet aspect communautaire agit comme une forme de capital à défendre coûte que coûte. Le caractère éthique mentionné plus haut peut aussi être décliné par rapport à des dimensions individuelles. Et plus précisément par rapport au concept de *récit* (Orbuch, 1997). Les justifications individuelles ainsi avancées servent à légitimer ou pas les conséquences négatives qui découlent de ce genre de comportements “intrusifs”. Comme le précise Orbuch (1997), les êtres humains sont amenés à rechercher de l’ordre et du sens dans leur vie et celle des autres. De ce fait, l’activité sociologique consiste précisément à décrire et à comprendre les façons dont les individus vivent et s’identifient à cette signification. Après Dodge (2006), ce concept nous apparaît pertinent pour questionner le rôle des explorateurs urbains dans l’identification à l’*urbex* et à ses contours culturels. Dès lors, les différentes interprétations historiques et les conséquences sur la vie de ces pratiquants en matière de (dé)construction des récits officiels sont très intéressantes à cet égard. Témoin l’exploration des réseaux souterrains de Lyon et des “arêtes de poisson” (ADP), où certains explorateurs confrontent leurs propres récits et interprétations pour contre-

dire les discours officiels⁽¹⁷⁾. Pour résumer, les récits *urbex* se construisent à travers trois points structurants. La nécessité de se documenter en amont de toute exploration est en premier lieu une étape largement pratiquée. Comme l’explique cette pratiquante, la construction du récit débute par l’impregnation : “*Me souvenir du passé n’est pas le bon terme. Je n’ai pas connu le passé de ces bâtiments, je dirais plutôt m’imprégner de leurs histoires... Avant de visiter un lieu, je me renseigne longuement sur son histoire, anecdotes et raisons de sa fermeture. Ce qui rend la visite plus intéressante*⁽¹⁸⁾.” Ensuite, une forme d’excitation se crée avant de s’introduire à l’intérieur de ces espaces interdits. Un pratiquant décrit cette phase comme étant la plus intense : “*Parfois tu peux reprendre l’info des mois plus tard car tu n’as pas eu le temps de te concentrer dessus, et tu te rends compte que l’histoire du lieu est énorme et que tu n’as qu’une envie : aller voir par toi-même.*” Enfin, le désir d’explorer un lieu “authentique” apparaît comme un élément structurant des récits *urbex*. L’authenticité du lieu renvoie ici à son histoire passée et/ou récente et à la recherche d’éléments qui la caractérisent. Par exemple, une pratiquante relate sa dernière sortie : “*Ma dernière exploration est un château à l’abandon donc. Même s’il n’a rien de vraiment exceptionnel, il m’a laissé une impression particulière. Plutôt de mal-être par rapport à son histoire ou plutôt celle de ses occupants.*

Souvent quand on visite telle demeure, à part des détails historiques d’architecture, il ne reste presque rien, là au contraire il restait beaucoup de choses, d’effets personnels, peut-être trop... éparpillés, caractéristiques du propriétaire dont le passé assez sombre frappe malgré tout⁽¹⁹⁾.” Ces éléments structurants du récit contribuent à qualifier une exploration comme étant réussie et surtout partagée – que ce soit lors de la sortie ou plus tard sur la Toile. “*Une exploration bien maîtrisée et préparée où l’on sait où on met les pieds et réalisée avec des personnes dignes de confiance a plus de chance de réussite qu’une visite coup de tête sans connaître les risques physiques ou judiciaires.*” Ce concept de récit apparaît utile pour mieux caractériser l’expérience *urbex* et comprendre comment des significations personnelles deviennent des normes à suivre, et donc intégrées culturellement dans la communauté.

CONCLUSION

Les significations que l’on attribue à la pratique de l’exploration urbaine sont plurielles (esthétisme, intrusion, photographie, histoire, performance). Elles sont construites à travers diverses influences relatives à la pratique du “tourisme” historique, archéologique, et même récréatif. Ces lieux abandonnés sont revisités et procurent de nouvelles significations pour ceux qui s’y introduisent de manière confidentielle – comme

il est souvent de coutume dans un grand nombre de pratiques alternatives – et en particulier celles qui réinventent l’organisation socio-spatiale de l’urbain. Bien évidemment, l’*urbex* ne constitue pas une “menace” ni un quelconque renouvellement des pratiques et des cultures sportives. En revanche, il nous fournit une nouvelle grille de lecture dans le champ des “habiter” récréatifs, c’est-à-dire les usages inhabituels de

sites et “lieux” urbanisés prenant leurs racines dans une expérience *underground*. Dans ce registre, le thème de l’urbanité ludique caractérise alors cette “(re)conquête” des questions environnementales par la sociologie (Kalaora et Vlassopoulos, 2013) qui, dans un contexte d’écologisation de la société, nous apparaît pertinent pour saisir les contours actuels de l’expérience spatiale, corporelle ou ludo-sportive. ■

NOTES

- (1) [<http://www.forbiddenplaces.net/whyfr.php>].
- (2) Les pratiquants tissent sur la Toile tout un répertoire touristique de hauts lieux internationaux méritant d’être explorés de la sorte.
- (3) Rue89, France 2, France 3, M6.
- (4) www.forbiddenplaces.net, www.urbex.me, www.neverends.net, www.infiltration.org.
- (5) *VTT Magazine*, “Du trial dans une friche industrielle”, février 2013.
- (6) [<http://www.forbiddenplaces.net/whyfr.php>].
- (7) [<http://www.forbiddenplaces.net/whyfr.php>].
- (8) Également connu sous le nom de Ninjalicious. Fondateur du célèbre fanzine dédié à l’exploration (*Infiltration: the zine about going places you’re not supposed to go*, revue publiée de 1996 à 2005), puis auteur de *Acces all areas: A User’s Guide to the Art of Urban Explorations* (2005).
- (9) [[http://www.urbex.me/actus/premiere-](http://www.urbex.me/actus/premiere-interpellation)

- [interpellation](http://www.urbex.me/actus/premiere-interpellation)].
- (10) [<http://junkee.com/we-met-the-guy-who-made-that-terrifying-crane-climbing-video/35472>].
- (11) Voir par exemple la notion de “zone autonome temporaire” (Bey, 1997) ou celle d’“hétérotopie” (Foucault, 1984 [1967]).
- (12) [http://www.urbex.me/actus/premiere-interpellation?debut_comments=10].
- (13) [<http://www.boreally.org/militaire-abandon/cimetiere-marin-landevennec-croiseur-colbert>] ; [<http://brest29200.com/tizeff/plateau-des-capucins-brest>].
- (14) [<http://www.urbex.me/explorations-urbaines/militaire/24h-en-prison>].
- (15) [<http://urbexfrance.fr/interviews/rencontre-dexplorateurs-david-et-ju>].
- (16) [<http://urbexfrance.fr/interviews/rencontre-dexplorateurs-david-et-ju>].
- (17) Voir à ce sujet le livre de Walid Nazim, *L’Énigme des arêtes de poisson*, 2011.
- (18) [<http://urbexfrance.fr/interviews/rencontre-dexplorateurs-david-et-ju>].
- (19) [<http://urbexfrance.fr/interviews/rencontre-dexplorateurs-diane-de-neverends>].

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Marc AUGÉ, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, coll. “La librairie du xx^e siècle”, Seuil, 1992.

Mikhaïl BAKHTINE, *L’Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, 1986 [1^{re} éd. française 1970 ; éd. originale en russe 1965].

HOWARD S. BECKER, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985 (éd. originale *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*, Free Press, 1963).

L BENNETT, “The Bunker: metaphor, materiality & management”, *Culture and Organization*, vol. 17, n° 2, 2011.

Libéra BERTHELOT et Jean CORNELOUP (dir.), *Itinérance, du tour aux détours*, éd. du Fournal, 2008.

Hakim BEY, *TAZ, Zone autonome temporaire*, éd. L’Éclat, 1997..

Philippe BOURDEAU, “Le tourisme réinventé par ses périphéries ?”, dans Fabien Bourlon, Mauricio Osorio, Pascal Mao et Trace Gale (dir.), *Explorando las nuevas fronteras del turismo. Perspectivas de la investigación en turismo*, ed. Ñire Negro, 2012 [en ligne].

Philippe BOURDEAU et Florian LEBRETON, “Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression”, *EspacesTemps.net*, rubrique Travaux, 2013 [en ligne].

Pierre BOUVIER, *Socio-Anthropologie du contemporain*, Galilée, 1995.

Michel DE CERTEAU, *L’Invention du quotidien*, t. 1 : *Arts de faire*, Gallimard, 1980 (nouvelle édition 2012).

L. B. DEYO et **David LEIBOWITZ**, *Invisible Frontier: Exploring the Tunnels, Ruins, and Rooftops of Hidden New York*, Three Rivers Press, 2003.

Martin DODGE et **Rob KITCHIN**, "Exposing the secret city: urban exploration as 'space hacking'", rencontre annuelle de l'Association des géographes américains (Chicago, 11 mars), 2006.

Tim EDENSOR, *Industrial Ruins: Space, Aesthetics and Materiality*, Berg, 2005.

Robert FANTINATTO (dir.), *Echoes of Forgotten Places: Urban Exploration, Industrial Archaeology, and the Aesthetics of Decay*, Microcinema, 2005 (enregistrement vidéo).

Michel FOUCAULT, "Des espaces autres (1967), Hétérotopies", *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, octobre 1984 (1967).

Bradley L. GARRETT, "Urban explorers: quests for myth, mystery and meaning", *Geography Compass*, vol. 4, n° 10, 2010.

Bradley L. GARRETT, "Undertaking recreational trespass: an ethnography of urban exploration", *Transactions of the Institute of British geographers*, New Series, 2011.

Mette HAAKONSEN, "Experiencing German bunkers in Denmark: space and performance in commemoration", dans Nolen Gertz (dir.), *War Fronts: Interdisciplinary Perspectives on War, Virtual War and Human Security*, The Interdisciplinary Press, 2009.

George HAYDOCK, *Souvenirs: Thoughts and Ideas about Urban Exploration*, 2013 [vidéo en ligne : <http://occursus.org/2013/07/10/so>

[uvenirs-thoughts-and-ideas-about-urban-exploration-dir-george-haydock/](http://occursus.org/2013/07/10/so)].

Dick HEBDIGE, *Sous-culture : le sens du style*, coll. "Zones", La Découverte, 2008 (éd. originale *Subculture: the Meaning of Style*, Routledge, 1979).

Simon HUDSON, *Sport and Adventure Tourism*, Routledge, 2003.

Tim INGOLD, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, Routledge, 2000.

Bernard KALAORA et **Chloé A. VLASSOPOULOS**, *Pour une sociologie de l'environnement. Environnement, société et politique*, Champ Vallon, 2013.

Jack KUGELMASS, "Why we go to Poland: holocaust tourism as secular ritual", dans James Edward Young (dir.), *Holocaust Memorials: The Art of Memory in History*, Prestel, 1994.

Florian LEBRETON, *Cultures urbaines et sportives "alternatives". Socio-anthropologie de l'urbanité ludique*, L'Harmattan, 2010.

John LENNON et **Malcolm FOLEY**, *Dark Tourism*, Continuum, 2000.

Walid NAZIM, *L'Énigme des arêtes de poisson : de la Croix-Rousse à Jérusalem, histoire d'un secret millénaire*, édité par l'auteur, 2011.

Alan E. RAPP, "The esoteric city: urban exploration and the reclamation of the built environment", thèse, New York School of Visual Arts, 2010.

Paul LYNCH et **Senija CAUSEVIC**, "Tourism development and contested communities", *EspacesTemps.net*, rubrique Travaux, 21 octobre 2008 [en ligne].

Stephen LYNG, "Edgework: a social psychological analysis of voluntary risk taking", *American Journal of Sociology*, vol. 95, n° 4, 1990.

NINJALICIOUS (alias Jeff Chapman), *Access All Areas: A User's Guide to the Art of Urban Exploration*, Infilpress, 2005.

Terri L. ORBUCH, "People's accounts count: the sociology of accounts", *Annual Review of Sociology*, vol. 23, août 1997.

Mike PRESDEE, *Cultural Criminology and the Carnival of Crime*, Routledge, 2001.

Zap ROWSDOWER, "Fresh rot: urban exploration and the preservation of decay", *Journal of the Manitoba Anthropology Student's Association*, vol. 29, 2011 [en ligne].

Tim FLOHR SØRENSEN, "Special review section: urban exploration as archaeological engagement", *European Journal of Archaeology*, vol. 10, n° 1, 2007.

Dylan TRIGG, *The Aesthetics of Decay: Nothingness, Nostalgia, and the Absence of Reason*, Peter Lang Publishing, 2006.

Victor W TURNER, *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Puf, 1990 (éd. originale *The Ritual Process: Structure and Anti-Structure*, Aldine, 1969).

Victor W TURNER, *From Ritual to Theatre: The Human Seriousness of Play*, Performing Arts Journal Publications, 1982.

Revue
VTT Magazine, n° 267, février 2013
nfiltration: the zine about going places you're not supposed to go, revue publiée de 1996 à 2005.